

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 8 (2011)

Artikel: Marie-Rose Corminbœuf. Première conseillère communale
Autor: Raboud-Schüle, Isabelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Marie-Rose Corminbœuf
© Mélanie Rouiller

Marie-Rose CORMINBŒUF

Première conseillère communale

Comme sa mère et sa grand-mère, Marie-Rose Corminbœuf tient un commerce de mercerie et décoration à Bulle. Née en 1940 dans une famille plutôt traditionnelle, elle a été très active dans la vie publique et première élue à l'exécutif.

Vous avez été la première conseillère communale à Bulle.

J'étais motivée, car dans ma famille on discutait de politique et j'aimais m'occuper de choses publiques. J'avais trente-huit ans, j'étais connue par le magasin et par mon activité dans des sociétés, le théâtre et la Saint-Nicolas. Il y avait déjà des élus dans les villages, mais pas encore à Bulle et notre parti, le PDC, cherchait une candidate pour briguer un siège de plus. Cela n'a pas réussi, mais j'ai été élue à la place d'un ancien! Pendant la campagne électorale, il se disait que les femmes ne sauraient pas garder la discrétion voulue. J'ai eu l'occasion de constater combien les messieurs pouvaient aussi bavarder en dehors des séances.

Comme toutes les élues, j'ai été en charge des affaires sociales. Les aides familiales allaient

faire des journées entières pour remplacer les mamans hospitalisées, le système vivait alors uniquement de dons. Avec l'assistante sociale, Mademoiselle Bochud, nous allions aussi visiter les familles en difficulté, celles qui avaient un carnet de crédit à l'épicerie et qui devaient déjà 400 ou 600 francs quand arrivait la paie. Dès le 15 du mois, elles étaient de nouveau sans le sou.

J'ai présidé la commission culturelle. Nous faisions venir des spectacles avec seulement 15 000 francs de budget. Tout se faisait au coup par coup, mais nous avons pu monter de belles choses. Je n'ai fait qu'une période. En 1984, mon mari et moi avons repris le commerce de mes parents et c'était incompatible. J'ai bien fait de renoncer, mais je l'ai regretté, car j'avais aimé cette fonction et j'aurais pu être plus efficace après ces quatre ans de démarrage!

En tant que femme, vous dirigez donc une petite entreprise ?

Notre commerce a toujours été tenu par les femmes : on peut dire que je suis d'une famille très matriarcale. Elles ont la responsabilité de la maison et quand celle-ci comprend un commerce, c'est naturellement elles qui le dirigent. D'autant plus si, comme chez nous, celui-ci est dans le patrimoine des femmes. Oui, c'est une dynastie féminine ! Ma grand-mère a repris en 1929, ma mère en 1945. Jusqu'alors c'était aussi une épicerie, et, toute petite, j'adorais déjà nettoyer le moulin à café au pinceau. C'était déjà mon univers. En 1984, à la reprise, avec mon mari, nous étions coresponsables : il faut vouloir travailler ensemble, se compléter, faire les choses à deux. Dans notre domaine, il y a beaucoup d'activités où une force masculine est indispensable.

Comment se partage le travail ?

L'entreprise s'est développée depuis 1872 avec la vente des machines à coudre et un atelier de réparation. Il y a toujours eu des couturières au magasin et des hommes à l'atelier de mécanique. Mon grand-père vendait les machines à coudre et des vélos. Mon oncle et ma maman ont séparé leurs affaires, il a repris la mécanique et elle le magasin. Mon père faisait la tournée des fermes, à l'époque des commis voyageurs. Il a remarqué qu'il y avait du travail pour les rideaux, et il a développé l'affaire. Je l'accompagnais pour faire la démonstration de machines à coudre. Cette pièce du trousseau des jeunes ménages coûtait 600 à 800 francs dans les années 1960. Dans chaque famille il y avait une fille qui cousait. C'était important, parce qu'on raccommodait beaucoup les habits, on les transformait et parfois même on défaisait des manteaux pour retourner le tissu du côté moins usé.

Les textiles, un univers féminin ?

Il y a des jeunes qui n'ont jamais vu un fer à repasser, et des filles qui viennent au magasin pour faire poser un crochet sur un bikini. Elles n'ont aucune idée et ne savent pas tenir une aiguille. Dans ces cas-là, je leur tends le matériel mais je ne leur fais pas ! Déjà, la génération de leurs mamans a en partie perdu ces compétences. Mais des ateliers indépendants font des retouches, et des dames continuent de faire ce travail précieux à leur domicile. Heureusement, elles savent faire beaucoup de choses !

Les décorateurs sont le plus souvent des hommes. Le mari va prendre les mesures et s'occupe de la pose des fixations, de percer ou visser, et de ce qu'il faut faire en haut d'une échelle. Mais il y a plusieurs entreprises exclusivement féminines en Gruyère. Nous avons longtemps travaillé avec un décorateur à plein-temps. Maintenant, nous ne sommes aussi que des femmes et faisons ce qui est possible. Cela nous sollicite beaucoup.

Quelle différence avec la génération précédente ?

J'ai hésité à rester dans le commerce. Je savais que c'était lourd, j'ai vu ma mère travailler très souvent le soir. Je me suis dit que nous ferions différemment, mais finalement j'ai fait de même. En revanche, je laisse davantage de responsabilités au personnel. Petit à petit, chaque employée a pu vendre de tout. Ma mère voulait tout superviser – je lui ressemble pas mal –, mais elle m'a laissée prendre ma place. Quand mon mari et moi avons repris le commerce, elle travaillait avec nous et j'ai décidé de lui donner un salaire. Elle a eu sa première paie le jour de ses septante ans. Elle a continué jusqu'à huitante-cinq ans, ce que je ne vais en tout cas pas faire.

Mon mari faisait aussi plus de choses dans la maison, comme préparer le repas si je ne pou-

vais être là à temps, ce que mon père, comme tous ceux de sa génération, ne faisait jamais. Il s'occupait de nous pour les loisirs, les randonnées, la cueillette des petits fruits le dimanche; ma mère restait à la maison avec les cadets et nous préparait des quatre-heures mémorables.

L'éducation des filles était stricte ?

Au pensionnat, les sœurs étaient très rigides; elles ont maintenu les leçons de politesse et tout ce tralala. Le port du pantalon était interdit. Les filles qui se faisaient attraper à rejoindre les garçons après l'école étaient convoquées, sermonnées, punies... Cela faisait des drames terribles, alors que ce n'étaient que des histoires de jeunes de quinze ans, rien de plus. Mais il y avait un autre maintien que maintenant! Les internes qui sortaient faire une promenade marchaient en rangs, avec une sœur devant et une qui fermait la marche. Aujourd'hui, c'est inimaginable.

Comment voyez-vous les femmes ?

On ne peut plus comparer. Nous devons beaucoup assumer dans un commerce, mais toutes ces mamans qui travaillent à l'extérieur ont aussi à faire, avec le ménage en plus. On demande toujours beaucoup aux femmes, elles s'endurcissent et elles le font. Quand tu dois faire, tu fais...

Les femmes restent le pilier de la famille, elles passent les messages et organisent les activités. Gardiennes des traditions familiales, elles conservent des documents et la mémoire de leurs ancêtres. Je pense souvent: «Maman aurait su cela, nous aurions dû le lui demander». Tout à coup, je me rends compte que je suis de la génération qui doit prendre le relais.

Propos recueillis par Isabelle Raboud-Schüle

